

Distance : un transfert sans contact ?

Il y a un an, dans cette même salle, j'avais parlé de l'avènement d'une psychanalyse nomade. J'avais aussi évoqué l'idée que la diade freudienne présence/absence, laissait place à une solution à trois termes : présence, absence et distance. Ce sont la crise sanitaire, l'épidémie et les confinements, qui ont confronté la psychanalyse à ces nouvelles données. Il est vraisemblable qu'elles dureront et s'installeront au-delà de la crise, tant elles sont l'effet de cet outil numérique qui s'impose dans nos sociétés. En témoigne d'ailleurs la pérennisation du télétravail dans la société.

La distance n'est pas assimilable au virtuel, si l'on entend par là qu'elle serait irréaliste ou imaginaire.

Ainsi ce jeune homme, en Visio, évoque soudain ce qui est probablement son fantasme fondamental. Nous en sommes tous les deux surpris, et nous basculons dans une autre scène, sans rapport direct avec la scène de sa sexualité réelle.

Le virtuel, ou l'imaginaire, ne sont pas ici liés à la Visio, mais à la dimension du fantasme. Et paradoxalement, c'est la distance qui lui aura permis de parler de ce qu'il n'avait pu aborder en présentiel, et d'acquérir une présence consciente à son fantasme.

La distance gagne et perd quelque chose.

Ce qu'on y gagne est assez évident : le maintien du lien psychanalytique, la continuité du fil de l'analyse,

malgré les turbulences de l'environnement, qu'il s'agisse du confinement, d'un départ lointain, d'une impossibilité physique de se déplacer. C'est le cas de notre séminaire où la Visio nous permet de rester en lien avec nos collègues de province ou de l'étranger, comme de ceux de la région parisienne qui ont des difficultés à se déplacer.

Ce maintien du lien correspond en psychanalyse, pour des patients aux prises avec des abandons ou des angoisses archaïques, au thème de la continuité winnicottienne, opposée à la discontinuité. Lucien Bonnafé, lorsqu'il avait pensé le secteur psychiatrique, l'avait également pensé en fonction de ce qu'il appelait « la nécessaire continuité des soins ».

Autre gain : le nomadisme. En n'étant pas assigné à la place que désigne l'analyste, l'analysant y gagne de la liberté. Certaines choses sont peut-être à revoir dans les règles de sédentarité que la psychanalyse a longtemps imposées depuis Freud, règles qui, rappelons-le, ont à voir avec le cadre, et rien avec la règle fondamentale de la libre association. Ainsi lorsque j'étais jeune analysant, j'avais renoncé à un séjour à l'étranger pour maintenir le cadre de mon analyse, je ne suis pas sûr d'avoir fait un bon choix.

Ce qu'on y perd est plus subtil, plus complexe à définir. En distance, la voix est présente, en Visio le visage aussi avec ses expressions, ses mimiques, ses sourires. Il y a donc du corps, mais pas tout le corps. La parole est là aussi bien sûr. Et si la psychanalyse n'était,

ne se résumait, qu'à une « talking-cure », alors quel serait le problème ?

C'est que, contrairement à Lacan, nous sommes un certain nombre à soutenir qu'il y a du métalangage, qu'il y a de l'archaïque d'avant le langage, même s'il est pris dans la musique de la voix.

Ceux qui ont le mieux approché cette dimension me paraissent être les psychanalystes belges, héritiers de Szondi et de Schotte, avec leur concept de la pulsion de contact, et plus loin du transfert de contact.

Je cite Lina Balestrière : « J'ai nommé transfert contactuel ce registre transférentiel particulier qui permet à l'analyste d'adopter la juste *distance*..., celle qui est requise entre ce psychanalyste-là et cet analysant-là, de laisser place à une certaine gestualité (le timbre de la voix, la modulation du regard, du sourire, du geste...), et aussi de mesurer la temporalité en jeu et ce qui est exigé en termes de silence ou d'intervention. »

« Ce transfert ne répète pas les destins des représentations mais répète les traces du sentir..., ces traces qui gardent la mémoire des mouvements contactuels d'approche et d'éloignement, de sympathie ou d'antipathie, d'accueil ou de rejet ».

Didier Robin, que nous avons reçu deux fois à la Fédération, était venu nous parler des effets de cette pulsion de contact dans le sentiment de sécurité d'une part, et dans les souffrances institutionnelles d'autre part.

J'ajoute que bien sûr la notion de contact renvoie à celle du tact chez Ferenczi.

Ainsi comment traiter en distancié ces patients qui viennent me rencontrer, et pendant plusieurs séances refusent de s'asseoir ou de s'allonger, font les cent pas dans le cabinet dans un mouvement de déambulation perpétuelle.

Ma principale question ne s'adresse pas alors à eux, leur angoisse ou leur confusion, mais à moi-même : qu'est-ce que je fais de mon corps, par rapport au leur ? Dans une pièce de douze mètres carrés, ce n'est pas évident. Alors je me lève aussi, immobile ou mobile selon les moments. Je me souviens d'avoir pensé à ce cours de tango où les formatrices nous avaient appris à marcher de plus en plus vite dans un petit espace, à se frôler sans jamais se toucher. La question était de se mouvoir l'un par rapport à l'autre, attirés et séparés.

En distance, ce transfert inaugural qui s'est exprimé par le corps n'aurait pas pu avoir lieu.

Même si c'est beaucoup moins flagrant que dans la situation que je viens de vous décrire, n'est-ce pas au fond ce qui se passe chaque fois qu'un nouvel analysant passe le seuil de notre porte, à savoir cette présence réelle d'une personne, corps-esprit ensemble, indissociables. Cette présence qui s'efface ensuite derrière la parole, mais pourtant reste là sous-jacente, littéralement refoulée, inconsciente, et peut se rappeler à nous à tout moment de la cure. Ici, il faudrait évoquer la danse, comme l'art d'un langage du sentir, par

différence à la littérature, comme art du récit. Pour s'amuser et pour contredire Alain Resnais, on pourrait dire que la psychanalyse, comme la vie, n'est pas qu'un roman.

Françoise Davoine parle pour tout autre chose des « impressions retranchées ». J'aurais envie de parler ici d'impressions révélées, comme donc à ce moment précis où un nouvel analysant entre dans notre cabinet, ou à ces moments éphémères où le transfert contactuel fait irruption dans la cure. C'est évidemment « impression » qui est le terme important, ce qui s'imprime avant ou hors de pouvoir s'exprimer.

Pour conclure, je dirai que nous aurons désormais à travailler avec la distance, à savoir l'utiliser à certains moments avec nos analysants, comme un nomadisme utile de la cure, préservant le lien... ou... à ne pas l'utiliser pour préserver un transfert contactuel.

Dans ce choix, je pense que c'est toujours notre transfert qui nous guide, avec celui du patient bien sûr, donc une décision qui ne peut se travailler qu'au cas par cas, dans la singularité de chaque cure.